LES SEPT INFANS DE LARA (1).

En l'année de l'incarnation de Notre Seigneur 965, un homme puissant des frontières de Lara se maria ; il s'appelait Ruy Velasquez, et prit pour femme doña Lambra, naturelle de Buruena et cousine germaine du comte D. Garci Ferrandez (2).

(1) Ce récit, empreint d'un caractère si âpre et si chevaleresque, est tiré d'une des plus anciennes chroniques espagnoles. Les histoires littéraires on font rarement mention, et plus rarement encore les historiens étrangers s'en occupent-ils. C'est cependant une mine féconde à exploiter, si l'on se rappelle que les diverses parties dont elle se compose furent recueillies par Alphonse-le-Sage, ce savant du treizième siècle qui croyait que son avis n'eût pas été de trop lorsque le monde fut créé, et que l'on peut considérer comme un des esprits les plus remaquables du moyen âge. Cette chronique si curieuse et si complète est intitulée : *las quatro Partes enteras de la chronica de Espana, que mando componer el serenissimo rey don Alonso el Sabio. Zamora,* 1541. 1 volume petit in-folio, lett. goth. (Il y a une autre édition, même format, imprimée à Valladolid, 1604.) L'ouvrage entier eut pour éditeur Florian de Ocampo, historiographe de l'empereur Charles-Quint, qui déclare, dans une note placée à la fin des chroniques, que la quatrième partie n'appartient probablement pas au temps d'Alphonse-le-Sage, mais qu'elle aura été écrite sous le règne de son fils don Sanche. En effet, cette dernière partie se distingue des trois autres par un style plus rude et plus diffus. « Ceux qui l'ont recueillie, dit le chroniqueur, se sont contentés d'en joindre grossièrement les diverses parties sans les unir intimement, tandis que dans les trois premières le seigneur roi avait amélioré avec une grande sollicitude les récits déjà rassemblés, s'efforçant de les mettre dans le style le meilleur du temps, quel qu'il fût. » Le grand événement que nous racontons ne datait guère alors de plus de deux cent soixante ans. La tradition en était encore vivante dans le pays, et elle avait fourni des romances pleines de naïveté et d'énergie. Mais il est difficile de dire maintenant qui l'emporte en ancienneté de la chronique ou des romances.

(2) Don Garci Ferrandez, qui ne portait que le titre de comte de Castille, était

Et ce Ruy Velasquez était seigneur de Bilaren ; il avait pour sœur une honorable dame nommée doña Sancha, laquelle était très-bien pourvue des biens de ce monde, et avait épousé un bon chevalier fort ami de Dieu et loyal pour qui il devait l'être. On l'appelait D. Gonçalo Gustios, celui de Salas, et il avait sept fils. C'étaient eux qu'on nommait les sept infans, et les sept infans avaient été enseignés par un chevalier loyal, très-habile à dresser les oiseaux de fauconnerie et fort docte en d'autres excellentes choses. On le nommait Nuño Salido, et il avait élevé ses pupilles en bonnes manières et franches coutumes, de sorte que tous les sept avaient été faits chevaliers en un seul jour par D. Garci Ferrandez. Ils étaient bons cavaliers et très-hardis aux armes.

Et lorsque Velasquez se maria avec doña Lambra, il fit ses noces à Burgos. On vit venir alors de Castille et de Léon, de Portugal et de Buruena, de l'Estremazgo et de Gascogne, d'Aragon et de Navarre, tous ses amis et bien d'autres avec eux.

Et aux noces s'en fut D. Gonçalo Gustios avec doña Sancha, sa femme et ses sept fils, puis Nuño Salido, le maître qui les avait élevés. Ces noces durèrent cinq semaines, et magnifiques furent les présens qui furent faits par D. Garci Ferrandez et tous les autres hommes nobles qui étaient présens.

Et une semaine avant que les noces s'achevassent, Ruy fit élever un but au-dessus d'un échafaudage en bois sur le rivage du fleuve [1], les chevaliers vinrent là, ils essayaient d'atteindre le but avec une javeline, et nul n'y réussissait, et tout le monde s'en riait. Alors Alvar Sanchez, cousin de doña Lambra, s'élança sur son cheval, et mieux lui advint qu'aux autres : il atteignit le but. Grande joie en eut la mariée, si bien qu'elle s'écria devant sa belle-sœur D. Sancha, qui était là avec

par le fait souverain de ce pays. Il est célèbre par ses guerres contre les Maures de Cordoue, et surtout par le code qu'il donna à son pays. On regarde ce recueil de lois comme le droit fondamental de la Castille. Don Garcie mourut en l'année 1005, de deux blessures reçues dans une bataille livrée à Abdel-Meleck, vice-roi de Cordoue.

[1] Ce jeu, assez imparfaitement décrit dans la chronique, et comme un exercice fort usité, était probablement une espèce de jeu de bague, divertissement généralement adopté alors par les Maures. La romance des sept infans, qui n'est pas toujours d'accord avec la chronique, dit que Rodrigue (Ruy est l'abréviation de ce nom) s'essayait à lancer des flèches au-dessus d'une haute tour.

tous ses fils : « Voyez le fort chevalier et le bon chevaucheur ; il est le seul de tous qui ait frappé le but. »

Et doña Sancha et ses fils, quand ils l'entendirent, se prirent à rire ; mais comme ils étaient occupés à un jeu qui les divertissait, ils ne firent pas d'attention à ces paroles de femme. Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des infans, les avait entendues. Il monta sur son bon cheval, saisit un *bofordo*, et brisa d'un grand coup de cette javeline une des planches du milieu, et D. Sancha, ainsi que ses sept fils, eurent grand plaisir de ce beau coup ; mais bien navrée en fut doña Lambra.

Et voilà que les six frères montèrent à cheval, et s'élancèrent vers Gonçalo Gonçalez, car ils craignaient que quelques mauvaises raisons ne lui fussent cherchées. En effet, Alvar Sanchez irrité commença à dire des paroles insolentes, si bien que Gonçalez se laissa emporter vers lui, il lui fit une large blessure au visage, et lui brisa la mâchoire : quelques-uns disent qu'il en tomba mort.

Quand doña Lambra vit cela, elle se frappa violemment la poitrine, disant que jamais dame n'avait reçu tel affront à ses noces. Ruy Velasquez l'entendit ; comme il était à cheval, il saisit un éclat de lance, s'enfut vers les infans, et fit une large blessure à la tête à Gonçalez. Quand celui-ci se sentit si malement blessé, il dit à son oncle : « Certes je n'ai point mérité telle blessure, car je crois que c'est une blessure de mort, et toutefois si je trépasse, que mes frères n'en disent rien ; mais ne me blessez pas de nouveau, oncle ; je ne pourrais le souffrir. » Et Ruy Velasquez fut irrité de ces paroles ; il voulut encore le frapper. Le coup qu'il donna fut terrible : voulant atteindre la tête, il brisa sur les épaules du chevalier le tronçon de lance, qui se rompit en deux. Alors Gonçalo Gonçalez arracha des mains de l'écuyer qui le suivait son gantelet à faucon. Il n'avait pas d'autre arme ; il en frappa D. Ruy avec une violence telle qu'il lui défigura le visage ; si bien que, voyant son sang qui coulait, Ruy Velasquez s'écria : *Aux armes ! aux armes !* et de toutes parts fut grand le désordre. C'était un cri terrible dans une fête, et terrible eût été le carnage. D. Garci Ferrandez et D. Gonçalo Gustios parvinrent par bonnes paroles à apaiser ces hommes hautains. Il n'arriva aucun mal, et ils parurent grands amis les uns des autres, si bien que D. Gustios offrit même à Ruy Velasquez les services de ses fils contre les Maures, et que celui-ci assura qu'il leur ferait grands honneurs comme à ses propres neveux, enfans de sa chair et fils de sa sœur.

Tout semblait donc apaisé. Les gens qui avaient assisté à la noce s'étaient dispersés. D. Ruy avait accompagné le comte de Castille, qui retournait en ses états avec don Gustios ; mais D. Sancha et ses sept fils étaient restés près de doña Lambra avec plusieurs chevaliers ; ils se rendirent à Barvadiello pour prendre le plaisir de la chasse.

Un jour, les infans étaient entrés dans un jardin pour se divertir à l'ombre des arbres, lorsque Gonçalo Gonçalez se fit apporter son faucon, et se prit à le baigner en belles eaux, afin de le réjouir. Doña Lambra le vit ; et comme elle le haïssait dans son cœur, elle dit à un vassal : « Prends un concombre, remplis-le de sang, va dans ce jardin, et frappes-en Gonçalo Gonçalez, le chevalier au faucon ; reviens ensuite vers moi, je te secourrai.

Le vassal fit ce qu'avait ordonné doña Lambra.

Mais quand les infans virent leur frère teint de sang, leur cœur bondit ; ils eurent soif de vengeance.

Ils cachèrent leurs épées sous leurs manteaux, et dirent : « Si cet homme est un insensé, nous le saurons : il lui faut pardonner ; s'il a reçu des ordres, nous le saurons encore... » Ils s'en furent vers doña Lambra. Le vassal s'était réfugié près d'elle : « Doña Lambra, notre cousine, laissez-nous nous saisir de cet homme. — Non, car il est mon vassal, et tant que cela sera en mon pouvoir, nul mal ne lui sera fait. » Les infans le tuèrent sans pitié, et du sang qui sortait de ses blessures ils marquèrent les coïffes et la robe de doña Lambra, puis ils chevauchèrent sur leurs chevaux, allèrent vers leur mère doña Sancha, et retournèrent à Salas.

Bien vous pensez quelle fut l'angoisse de doña Lambra, et combien elle pleurait son vassal ; après le départ des infans, elle lui fit dresser un lit de parade au milieu du verger. Ce lit était couvert de drap noir, comme il convient pour un homme mort ; elle et ses dames l'entouraient, menant le plus grand deuil que l'on eût vu. L'on eût dit qu'elle était abandonnée de mari et de seigneur.

Ruy Velasquez revint de sa course avec le comte Ferrandez et don Gustios, et aussitôt qu'il fut arrivé, doña Lambra se traîna à ses pieds, en le suppliant de se rappeler l'affront que lui avaient fait ses neveux. Ruy Velasquez répondit : « Doña Lambra, ne vous inquiétez point, je vous donnerai telle réparation que tout l'univers pourra bien en parler. »

Il envoya donc dire à don Gustios qu'il vînt vers lui, et qu'il avait

longues choses à lui dire. Don Gustios arriva avec ses sept fils, et ils parlèrent de l'affront qui avait été fait à doña Lambra; mais de paroles en paroles, ils semblèrent ranimer leur affection l'un pour l'autre, et les sept infans mirent leur main dans la main de don Ruy.

Et comme s'ils étaient amis véritables, Ruy Velasquez dit à don Gustios : « Beau-frère, les noces m'ont coûté cher, et le comte Garci n'a pu m'aider en ces dépenses, comme il avait promis de le faire. Vous savez qu'Almançor m'a été déjà d'un grand secours pour les célébrer. Comme ami, je vous prie donc d'aller vers le roi maure, lui porter en mon nom une lettre où je lui demande de nouveaux services. » Don Gustios répondit aussitôt : « La chose me plaît ainsi, » et Ruy Velasquez se retira en son palais avec un maure renégat. Il lui fit écrire une lettre en arabe, une lettre où il était parlé des sept infans et de leur père.... et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée.....

Don Gustios retourna à Salas, puis il s'en fut à Cordoue, et il remit sa lettre à Almançor, en lui apprenant la raison de son message. « Quelle lettre m'apportes-tu ? — Roi, je ne sais ce qu'elle renferme. — Sache-le donc, Gustios, car Ruy Velasquez veut que je te fasse trancher la tête; mais moi je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre, » et ceci fut fait aussitôt; mais le brave don Gustios avait pour le garder une belle Morisque de bon lignage, qu'il se prit à tendrement aimer.

Et après que Ruy Velasquez eut envoyé Gonçalo Gustios à Cordoue, il parla à ses sept neveux, les sept infans. « Neveux, leur dit-il, tandis que votre père est allé vers Almançor, vous serait-ce chose agréable de venir avec moi faire une tournée jusqu'à Almenar? Sinon gardez la terre. » Et ils répondirent : « Don Ruy, il ne serait pas beau de vous voir aller à l'ennemi, tandis que nous resterions au pays. » Et alors Ruy Velasquez envoya dire en la contrée que quiconque voulait aller en terre ennemie se préparât à l'accompagner; et ses gens, quand ils surent qu'il était question de guerre, en furent grandement réjouis.

Ruy Velasquez voyant cette multitude de gens envoya dire à ses neveux qu'ils se préparassent à le suivre, qu'il les attendrait dans la plaine de Febros; il partit aussitôt de Barvadiello.

Et les sept infans ne tardèrent pas à le suivre; mais quand ils furent arrivés à une forêt de sapins, ils cherchèrent quelques augures; les augures furent mauvais. Ils virent dans les airs un aigle emportant dans ses fortes serres un hibou qui jetait de grands cris. Les corbeaux en tour-

noyant poussaient aussi des croassemens sinistres ; et don Nuño Salido eut grand chagrin de ce que ces augures étaient si menaçans; il dit aux infans : « Il faut retourner à Salas. »

Et Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des sept frères, lui dit: « Don Nuño Salido, ne parlez pas ainsi; ces présages ne nous regardent point, ils sont sinistres, mais c'est pour l'ennemi. Vous êtes de grand âge, don Nuño, les batailles ne vous conviennent plus; retournez, retournez, vieillard, c'est le repos qu'il vous faut, à nous les combats.

— Mes fils, je vous ai dit la vérité : qui a vu de tels augures ne doit pas revoir son pays.... » Et il ajouta bien d'autres choses que ne voulurent pas croire les infans. Ils se séparèrent, mais en son triste chemin Nuño Salido eut la pensée qu'il faisait bien mal d'abandonner ainsi, par crainte de la mort, ceux qu'il avait si long-temps élevés, et il commença à se dire à lui-même : « Certes, si la mort doit prendre quelqu'un, il vaut bien mieux qu'elle me prenne que ces enfans si jeunes pour vivre. Il y aurait mauvaise renommée pour moi; et moi qui ai été honorable en mes jeunes ans, j'aurais une vieillesse honteuse. » Et pensant ainsi, il prit la route que suivaient les infans.

Ils arrivèrent où était Velasquez, et là il y eut de grands débats entre eux, car Nuño Salido y fut insulté, et Gonçalo Gonçalez ne le voulant pas souffrir, tua d'un fort coup de poignard un vassal de Ruy Velasquez, qui voulait frapper le vieillard. On cria donc aux armes! Grande rage fut des deux côtés, puis don Ruy feignit encore d'être en loyal et bon accord avec ses sept neveux.

Et après que tous se furent remis en amour et bonne intelligence, ils s'en furent à Almenar. Don Ruy Velasquez se mit en embuscade avec les siens, et ordonna aux infans de courir la campagne.

Les Maures étaient prévenus, et bientôt ils en virent paraître plus de dix mille entre bannières et guidons. « Neveux, ceci n'est rien, dit Ruy Velasquez; toutes courses dans ces plaines m'ont réussi. Soyez sans peur, et si cela était nécessaire, j'irais vous secourir... Puis le cauteleux don Ruy s'en fut vers les Maures pour leur parler de l'attaque et de ses sept neveux.

Et l'on raconte que Nuño Salido s'était glissé derrière lui, et que quand il le vit parler aux Maurisques, il éleva une voix terrible. « O traître! homme de nulle foi... Dieu t'a donné triste reconfort, car tant que durera le monde, il sera parlé de toi et de ta lâche trahison. » Et quand

il eut dit ces paroles, il retourna vers les infans à bride abattue. « Armez-vous, mes fils, car Ruy Velasquez et les Maures sont maintenant d'accord. Armez-vous, il leur faut votre vie! »

Et les infans, quand ils l'eurent entendu, s'armèrent en toute hâte, et comme les Maures étaient très-nombreux, ils firent quinze haltes, et s'élancèrent contre les infans, en les entourant de toutes parts, et Nuño Salido commença à les encourager, leur disant : « Mes fils, ô mes fils! ne craignez rien, les augures sont toujours bons aux hommes forts. Je vous le dis en toute vérité, ce sera moi qui attaquerai cette première bande; dorénavant donc, soyez en la garde de Dieu » ; et en disant cela, il s'élança contre les Maures, et il en tua beaucoup; mais comme les Maures étaient beaucoup aussi, ils le tuèrent.

Ils se ruèrent les uns contre les autres, et les chrétiens se battirent de si grand cœur qu'ils en défirent bien plus qu'on ne leur en tùa; mais, hélas! les deux cents cavaliers des infans mordirent la poussière, et les sept frères restèrent sans autre compagnie d'hommes qui vînt les aider.

Et quand ils virent qu'il n'y avait plus autre chose à faire que vaincre ou mourir, ils appelèrent à leur aide l'apôtre sant Yago, et ils s'en furent de nouveau contre les Maures, et Ferran Gonçalez dit alors à ses frères : « Bon courage, frères, et combattons de cœur, car il n'y a ici personne qui nous aide, sinon Dieu, et puisque notre brave maître est mort et tant de braves hommes de lance, il faut les venger ou mourir, ou mourir, frères! »

Ils combattirent donc, ils en tuèrent beaucoup, puis ils se réfugièrent sur la crète d'une colline, et ils y lavèrent leurs visages, tout souillés de poussière et de sang; mais en se regardant, ils ne virent pas Ferran Gonçalez, leur frère, et ils comprirent bien qu'il était mort, ou captif, ou blessé.

Et les infans étant ainsi prirent la résolution d'envoyer demander trève à Viara et à Galve, les chefs maures, jusqu'à ce qu'ils eussent fait demander à Ruy Velasquez s'il ne viendrait pas les secourir, et ils le firent ainsi; les Maures leur accordèrent la trève qu'ils demandaient, et Gonçalo Gonçalez fut choisi pour aller parler à don Ruy.

Mais quand il eut parlé, don Ruy Velasquez lui répondit : « Je ne sais ce que vous me demandez, mon neveu. « Don Ruy, faites-nous la courtoisie de nous secourir, car les Maures sont nombreux... Ils nous ont

tué Ferran Gonçalez, votre neveu, et avec lui les deux cents cavaliers que nous commandions; et en vérité, si vous ne le faites pas pour nous, faites-le pour Dieu, car nous sommes chrétiens. »

Et Ruy Velasquez répondit : « Ami, retournez à votre joyeuse aventure, et rappelez-vous les noces de doña Lambra. Vous êtes bons chevaliers et forts à la défense » ; et quand Diego Gonçalez eut entendu ces paroles, il retourna vers ses frères, et les sept frères abandonnés étaient tristes de ce que nul aide ne leur viendrait pour le combat.

Mais voilà que Dieu mit au cœur de quelques chrétiens qui étaient avec Ruy Velasquez un peu de pitié et de courage, et environ trois cents cavaliers se décidèrent à aller rejoindre les infans; il voulut les retenir, mais à la première halte voyant cette horrible trahison, ils partirent trois par trois, quatre par quatre, faisant le serment qu'ils tueraient Ruy Velasquez, si Ruy Velasquez s'opposait à leur volonté : c'étaient des hommes de bon courage.

Et quand les infans les virent arriver ainsi en grand nombre, ils crurent que Ruy Velasquez voulait leurs têtes, et qu'ils marchaient contre eux; mais les cavaliers élevèrent la voix et dirent : « Infans de Lara, si nous vivons, si nous mourons, ce sera avec vous, car votre oncle a grand désir de votre mort... Et nous ne sommes point des traîtres... Mais si nous échappons vivans, nous voulons que vous nous défendiez contre don Ruy. » Et les infans promirent qu'ils le feraient.

Et après avoir parlé ainsi, ils allèrent attaquer les Maures, et ils commencèrent une bataille si forte et si sanglante, que nul homme auparavant n'avait ouï dire qu'il y en eût eu une semblable livrée par un si petit nombre de cavaliers que l'en comptait de chrétiens; et l'histoire rapporte qu'ils tuèrent deux mille Maures avant que l'un d'eux eût succombé. Mais les trois cents cavaliers qui étaient venus secourir les infans périrent presque tous, et de leur côté les infans de Lara étaient si harassés par le combat qu'ils n'avaient plus la force de lever le bras et de frapper de l'épée.

Et quand les chefs maures Viara et Galve les virent si accablés, ils en eurent pitié, et les tirant de la mêlée, ils les conduisirent à leurs tentes, où ils les firent désarmer, et où ils leur envoyèrent du pain et du vin.

Mais lorsque Ruy Velasquez vint à apprendre cette circonstance, il leur dit que c'était chose bien fatale en soi que de conserver la vie à de tels hommes, et qu'il en arriverait malheur, parce qu'il ne retournerait ja-

mais en Castille, mais qu'il se rendrait à Cordoue, et qu'il demanderait leur mort.

Et Gonçalo Gonçalez dit à don Ruy : « Faux traître! Dieu te puisse pardonner. »

Mais Viara et Galve dirent à leur tour aux infans : « Nous ne savons comment agir; car si votre oncle s'en va à Cordoue, comme il le dit, il y aura grande haine contre nous. Almançor lui donnera tous ses pouvoirs; et mal nous adviendra pour cette raison. Puisque c'est ainsi, nous allons vous reconduire dans la plaine où nous vous avons pris. »

Et quand les Maures virent les infans de Lara dans la plaine, les tambours retentirent; ils fondirent sur eux comme la pluie d'orage tombe dans la campagne, et alors commença une bataille plus forte et plus cruelle qu'aucune de celles que l'on eût vues.

Et bien que les six infans fussent comme un seul guerrier, et qu'ils combattissent avec grand effort de courage, il vous faut savoir que Gonçalo Gonçalez faisait de beaucoup plus grandes actions que les autres; mais le nombre des ennemis était si grand qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils étaient déjà si fatigués de combattre qu'ils restaient au même lieu; et leurs bons chevaux! C'était pitié que de les voir, et quand même les infans auraient voulu combattre, ils ne l'auraient pas pu; car bientôt ils n'eurent plus d'épées ni d'autres armes : elles étaient brisées ou perdues.

Et quand les Maures les virent sans armes, ils tuèrent leurs chevaux et prirent les chevaliers; puis les ayant dépouillés de leur armure, ils les décollèrent un à un, sous les yeux de leur oncle Ruy Velasquez, et sans aucun autre retard.

Mais quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune de tous, vit ses frères décollés devant lui, il reprit du cœur et s'élança sur le mécréant qui leur avait tranché la tête; d'un coup de poing dans la poitrine il le fit tomber mort à ses pieds. Il en tua d'autres; mais enfin on s'empara de lui, et comme les autres il eut la tête tranchée.

Et cela étant fait, Ruy Velasquez prit congé des Maures, et retourna à son logis de Bilaren.

Les Maures prirent les têtes des sept infans et celle de Nuño Salido, leur bon maître, et ils s'en furent à Cordoue.

Lorsque Viara et Galve furent arrivés à Cordoue, ils allèrent vers Almançor, et ils lui présentèrent les têtes des sept infans avec celle de Nuño

Salido, leur maître, et quand Almançor les eut vues, il sut bien les reconnaître; il ordonna qu'on lavât avec du vin le sang dont elles dégouttaient.

Après qu'on les eut lavées, il fit tendre un drap blanc dans le palais, et il les fit attacher sur un même rang. Celle de Nuño Salido fut attachée à part au-dessus d'elles.

Puis Almançor s'en fut à la prison où gisait D. Gustios, le père des sept infans, et il lui dit : « Gonçalo Gustios, comment vas-tu ? — Seigneur, répondit celui-ci, comme vous l'aurez pour bien, et en vérité je suis réjoui que vous soyez venu ici; car je comprends que vous allez me faire merci, et cela doit être, puisque vous me venez voir : quand un roi vient visiter son prisonnier, son prisonnier est libre. »

Et Almançor lui répondit : « Je suis venu pour te dire que j'avais envoyé mes troupes au pays de Castille, et que mes hommes se sont battus avec les chrétiens dans les plaines d'Almenar. Les chrétiens ont été vaincus et mes hommes m'ont apporté huit têtes. Sept de ces têtes sont les têtes de jeunes hommes; il y a en a une de vieillard, et je veux t'emmener pour savoir si tu pourras les reconnaître, car mes adalides disent qu'elles sont du pays de Lara.

Don Gonçalo Gustios répondit : Si je les vois, je pourrai te dire à qui elles appartiennent, de quel lieu elles sont et de quel lignage; car, en toute vérité, il n'y a pas un seul chevalier en la Castille que je ne connaisse.

Alors Almançor le fit conduire au lieu où étaient les sept têtes.

Gonçalo Gustios les vit et il les reconnut. Si forte fut sa douleur qu'il en tomba à terre; on crut qu'il était trépassé.

Mais il se releva et versa de bien grosses larmes. Il dit à Almançor : « Ces têtes, je les reconnais bien : ce sont celles de mes fils, les sept infans de Salas, et l'autre, c'est celle de Nuño Salido, celui qui les a élevés.

Et après avoir dit cela, il commença à pousser des gémissemens si remplis de douleur qu'il n'y avait pas un homme qui le vît qui n'eût grande douleur aussi, et qui pût retenir ses larmes.

Il prenait lui-même les têtes une à une, et raisonnait avec chacune d'elles des grandes actions qu'elle avait faites.

Et dans la grande angoisse où il était, il prit une épée qu'on avait laissée dans le palais, et il en tua sept alguazils, là même et devant Almançor.

Les Maures l'empêchèrent d'en tuer davantage, et il supplia Almançor de le faire mourir, car de la vie il n'en voulait plus.

Almançor en eut pitié, et il voulut qu'aucun mal ne lui fût fait.

Et don Gustios étant dans cette angoisse, et poussant de grands gémissemens comme vous avez entendu dire, vint la Maurisque qui le servait. « Courage, seigneur don Gonçalo, et finissez de pleurer. Sachez que j'ai eu treize fils bons chevaliers, et que tel a été leur sort et le mien, qu'ils me les ont tués en un seul jour, en un jour de bataille. Je n'ai pas laissé que de prendre courage, et par la suite j'en ai gardé un long silence. A plus forte raison devez-vous le faire, vous qui êtes chevalier, et vous aurez beau pleurer ainsi vos fils, cela ne fera pas qu'ils se relèvent et que jamais vous les revoyez en tous les jours de votre vie. Ne vous laissez donc pas tuer par la douleur. »

Almançor dit à don Gustios : « Va en ton pays; il y a long-temps que ta femme doña Sancha ne t'a vu ; quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles tout ce qu'il faudra faire. »

La Maurisque le prit alors à part. « Seigneur don Gustios, je suis enceinte de vous, et il faut que vous ayez pour bien de me dire comment je dois agir. »

« Si c'est un garçon, donnez-le à élever à deux nourrices et qu'elles l'élèvent bien, et quand il sera en âge de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, vous lui direz qu'il est mon fils et vous l'enverrez à Salas. » En disant cela, il tira une bague qu'il avait au doigt, la rompit en deux et en donna la moitié à la dame maure pour qu'elle la remit un jour à son fils.

Gonçalo Gustios prit congé d'Almançor et de tous les grands de sa cour, et il retourna à Salas.

La dame maure enfanta bientôt un fils, qu'Almançor remit à deux nourrices pour qu'elles l'élevassent, et il lui donna le nom de Mudarra Gonçalez, et depuis la quatrième année du règne du roi Bermudo jusqu'à la onzième, nous n'avons rien à dire qui soit relatif à cette histoire.

Et maintenant la suite nous allons vous l'apprendre en peu de mots, vous saurez comment furent vengés les sept infans de Lara.

A dix ans Mudarra fut fait chevalier par Almançor, et on dit qu'Almançor l'aimait beaucoup, parce qu'ils racontent que la dame maure dont il était le fils était sa propre sœur.

Et par la suite Mudarra Gonçalez devint un fort chevalier. Il savait

que son père était chrétien, ce qu'il avait souffert en prison, comment étaient morts ses frères par trahison, sa mère lui avait tout raconté.

Un jour il dit à ses compagnons : « Amis, vous savez comment mon père don Gustios a souffert grande douleur sans raison ; vous savez aussi comment sont morts les sept infans de Lara. Je vous dis ici que j'ai pour bien d'aller en la terre des chrétiens et de les venger. »

Il prit congé d'Almançor et s'en fut à Salas ; il se fit reconnaître par son père, et quand celui-ci eut vu la moitié d'anneau qu'il portait, il lui plut beaucoup ; il en mena grande joie. Mais au bout de quelques jours Mudarra dit à don Gustios : « Je suis venu ici pour savoir de vous comment allait votre fortune, pour venger la mort des infans, et puisque c'est ainsi, il n'est pas bon que nous prolongions plus long-temps cette affaire. »

Il s'en fut à Burgos, où étaient le comte Garci Ferrandez et Ruy Velasquez ; il défia celui-ci devant le comte, Ruy Velasquez ne voulut pas accepter le combat ; Mudarra en eut grande colère, et il fut vers lui pour le frapper de l'épée, mais Garci Ferrandez le retint de sa propre main, et ne le laissa pas faire. Il ordonna une trève de trois jours, mais plus long-temps il ne put la prolonger, et tous ceux qui étaient présens prirent congé du comte. Ruy Velasquez tarda jusqu'à la nuit pour s'en aller.

Mudarra Gonçalez l'attendait sur le chemin qu'il devait prendre, et quand il vint à passer il lui parla à voix haute :

« Tu mourras, faux et traître..... » Puis il se laissa aller sur lui de toute la force de son cheval, et il lui donna un si grand coup d'épée que de ce coup il tomba mort.

Il tua aussi trente cavaliers vassaux de don Ruy.

Et après, Mudarra Gonçalez fit doña Lambra prisonnière, et il la fit brûler ; mais, durant la vie de Garci Ferrandez, cela ne put avoir lieu, parce que doña Lambra était sa parente.

Et maintenant vous saurez, vous qui avez entendu cette histoire, que quand Gonçalo Mudarra était arrivé de Cordoue à Salas, son père l'avait baptisé et l'avait fait chrétien ; auparavant il était maure.

. . . .

FERDINAND DENIS.